

LES TRIBULATIONS DE LA SIGNORA GIOCONDA

(avec iconographie et un tableau chronologique en fin de volume)

Xavier Hiron



*Joconde peinte par Leonardo da Vinci
panneau de peuplier, état restauré, Louvre © wikipédia/RMN*

LES TRIBULATIONS DE LA SIGNORA GIOCONDA

Xavier Hiron

« Toute fiction est par essence une approximation. Une approximation de temps, de lieux, de mœurs et de sentiments. Mais aussi : un grand émerveillement qui nous aide à comprendre, en approchant d'une certaine réalité, tout en créant une confortable fascination qui présente cet avantage, pour le lecteur, de ne pas avoir à décider. »

« Accepte ce que je te donne.
Mais n'en demande pas plus :
Nos cœurs ne le supporteraient pas. »

*Ce livre est dédié à la mémoire de
Blaise Cendrars, pionnier littéraire,
initiateur d'un genre.*

Xavier Hiron

Un roman historique

Florence, été 1503
Situation hypothétique N°1

Elle se penchait sur la margelle épaisse de calcaire. Son visage se reflétait dans l'eau tremblante du fond du puits : image paisible et tranquille comme l'air printanier des alentours. Les hirondelles voletaient par-dessus son épaule, criardes comme des flèches de lumière et des dards de bon augure.

La signora Gioconda venait de passer la matinée à récurer son logis. À le briquer de fond en comble. Ou plus précisément, de la cave au grenier. Le grand escalier de pierre grise exhalait désormais les effluves de cette essence de fleurs qu'elle avait ajoutée dans l'eau de rinçage. Elle avait bruyamment jeté l'eau trouble dans la rigole centrale de la rue descendant en douceur de la ville où elle habitait et la voyait s'enfuir vers la plaine verdoyante qui s'étalait en léger contrebas, logeant le fleuve. Elle rinça son seau en le faisant tournoyer avec vivacité, puis fit gicler hors des douelles épaisses qui le composaient son eau désormais scintillante, laquelle entraîna plus violemment encore le liquide brun et chargé de poussière qu'elle y avait précédemment versé.

La signora Gioconda était une belle femme d'âge mûr. Sa peau satinée était toujours marquée d'un teint égal, comme naturellement gorgée de soleil. Elle était spontanément enjouée, rieuse très volontiers et, par instants même, on pouvait la croire espiègle. Sa bonne humeur ne semblait jamais devoir être entamée, malgré les moments sombres que traversait son beau pays de Lombardie, et plus généralement les plaines et montagnes centrales de l'Italie.

Un roman historique

- Que fais-tu donc par ici, Leonardo, dit-elle à l'homme qui s'était assis quelques minutes auparavant à quelque distance d'elle, face à la lumière veloutée de cette fin de matinée. Tu n'ignores pas que mon mari Francesco est parti quelques jours pour une audience auprès du duc de Milan. Tout comme toi avant lui, m'a-t-il rapporté.

Elle savait que l'escalier qu'elle venait de briquer mettrait encore plusieurs minutes à sécher totalement et s'apprêtait donc à prendre un peu de temps pour profiter, elle aussi, du jour frémissant qui les enveloppait. Francesco del Giocondo, son mari, peintre et marchand de soie renommé, ne rentrerait certainement pas avant le lendemain soir, voire d'ici deux ou trois jours, tant étaient devenues peu sûres les routes environnantes, d'ordinaire ouvertes et dégagées, qui sillonnaient la contrée.

- Je suis au courant, répondit l'homme un peu taciturne, je suis au courant. Mille choses nous appellent sous le vent des étoiles, et l'on ne devine pas toujours à l'avance celles que l'on pourra saisir.

- Toujours aussi sibyllin, mon brave Leonardo. Et toujours armé de quoi écrire, à ce que je vois. Les maîtres papetiers de la région doivent se réjouir à l'avance de gagner des fortunes, avec tous ces folios que tu leur commandes.

En effet, l'homme agitait fébrilement sa plume d'oie au-dessus d'une petite liasse de feuilles de papier couleur crème, toutes nervurées dans leur largeur. Elles étaient posées sur une simple tablette de bois que l'homme maintenait légèrement inclinée sur ses genoux. Dans son angle supérieur droit, une ouverture de forme circulaire permettait d'y glisser une petite fiole globulaire en verre épais, qui lui servait d'encrier.

Un roman historique

- Et ingénieux, qui plus est, ce système d'écrivoire portatif. Encore une de tes inventions, j'imagine ?
- On ne peut rien te cacher. Tu es la sagacité même, chère Lisa, répondit l'homme, sans cependant se donner la peine de relever la tête ni d'interrompre le cours des lignes bizarres qu'il enchaînait, dans une graphie claire et appliquée, mais totalement incompréhensible du commun des mortels.
- De quoi ça parle : tu m'en lirais un bout ? se hasarda-t-elle en s'asseyant vivement auprès de lui pour tenter d'entrapercevoir le foisonnement des signes qui s'étaient désormais jusqu'au bas de la page, tout en espérant en percer le mystère.
- Et toi, toujours curieuse comme une pie, n'est-ce pas ? Ton mari ne t'as donc pas appris que la sagacité recommande la retenue ? dit-il en la dévisageant enfin. Mais attends, je crois que j'ai une meilleure idée que cela. Tourne un peu ton visage vers moi. Voilà ; et le haut du buste, aussi...

Leonardo griffonna prestement quelques traits de plume sur une page neuve qu'il prit à l'arrière de la liasse, faisant surgir peu à peu, à partir du tracé éthéré qu'il jetait à la volée sur la surface claire et ondulée du papier, une silhouette campée jusqu'à mi-corps.

- Tiens ; c'est ma foi assez réussi, dit-il, en lui tendant la feuille encore toute luisante de son encre profonde. (Puis, sans lui laisser le temps d'en contempler le résultat et encore moins de réagir à sa vue, il se leva, sa tablette toujours pendue à ses épaules par une large courroie de cuir et se mit à descendre les trois marches qui, de ce côté-ci de la rue, entouraient le puits. Et juste avant de s'engouffrer dans l'étroite ruelle qui remontait vers la place de l'Hôtel de ville où déjà résonnaient les premiers coups de midi au carillon de

Un roman historique

l'horloge, il ajouta à l'attention de son interlocutrice :) À son retour de chez les Sforza, tu diras à ton peintre de mari qu'il veuille bien passer me voir à mon atelier ; j'aurais deux ou trois petits services à lui demander.

*

*

*

Paris, le 23 août 1911
Situation hypothétique N°2

Il faisait nuit noire tout autour de lui. La ville était silencieuse comme une enfant malade. Vincenzo Peruggia l'entendait respirer lentement dans la profondeur humide des ténèbres. Il l'entendait transpirer comme une goutte de sueur perle au front de l'enfant livide, perdue dans la moiteur citadine. Le Louvre, cette bête grondante qu'il avait tant connue et fréquentée depuis son arrivée d'Italie, arpentant hardiment ses salles cavernes sous des habits d'agent technique, s'était lourdement appesanti dans son sommeil et ostensiblement endormi.

À cette heure tardive, la voûte du ciel était sombre et la grande verrière centrale ne laissait transparaître jusqu'à lui que les halos timides de quelques étoiles lointaines, noyées dans l'épaisseur de la masse céleste. Minuscules soleils inertes, elles semblaient figées au firmament depuis l'éternité, mues d'aucun mouvement apparent, mise à part cette lente et fragile pulsion qui les animait du dedans. Elles battaient sereinement d'une douce respiration conjointe sous cette nuit qui les envahissait toutes, tandis que lui tentait en vain de

Un roman historique

calquer le rythme de son pouls intérieur à cette tranquillité sobre qui émanait des astres.

Vincenzo pensa, l'espace d'un instant, à la figure erratique de Leonardo. Il s'en était construit une image plutôt confuse, au fil de ses années passées, bien qu'il ait de tout temps nourri le sentiment étrange de l'avoir perpétuellement côtoyée. Un jour, tout récemment, il avait feuilleté une revue au papier fraîchement glacé qui reproduisait les traits à l'encre rougie du vieil homme, certes éprouvé par les années, mais dont le maintien et la sérénité, malgré les siècles passés, avaient encore eu de quoi l'interpeller. Intérieurement, il demeurait hanté par cette figure italienne qui représentait en quelque sorte la grandeur de sa province natale, et s'était souvent demandé comment le vieil homme avait pu allier son immense savoir et sa légendaire clairvoyance à cet esprit français que, pour l'avoir longuement côtoyé, il jugeait, pour sa part, terne et totalement convenu.

Vincenzo était fébrile. Bien plus qu'il ne l'aurait imaginé... Il connaissait parfaitement tous les recoins de la vieille bâtisse impériale devenue, depuis longtemps déjà, un musée, pour les avoir arpentés mille fois. Il connaissait aussi, pour les avoir lui-même mis en forme, les secrets de fabrication de ces boîtes-vitrines censées protéger les plus grandioses de ses chef-d'œuvres des vols et dégradations intempestives. Il savait qu'elles n'avaient en soi rien d'invincible ; mais qu'elles tentaient plutôt de jouer, vis-à-vis du public, sur l'esprit de dissuasion.

Subrepticement, il s'était retiré, peu avant la fermeture de l'éminent sanctuaire, dans les entrailles d'un petit réduit où, quelques jours auparavant, il était venu entreposer une caisse légère en bois ; caisse sobre mais particulièrement soignée aux jointures et bien ajustée, ainsi qu'une lourde sacoche à outils, prétextant un prochain travail à

Un roman historique

entreprendre. Sa silhouette, en ces nobles lieux, était tellement coutumière, désormais, à l'ensemble du personnel permanent du musée que nul n'y porta la moindre attention ni ne vint s'enquérir de l'œuvre qui, cette fois-ci, serait la cible de ses soins attentifs. La nuit s'était ensuite passée dans l'attente des rondes de gardiens, l'œil rivé vers l'extrémité impénétrable de la pénombre - un navire parti à la dérive, une caverne sèchement désertée, un ventre de légendes parvenu à l'agonie -, son ouïe seule restant en alerte, la porte imperceptiblement entrebâillée...

Mais maintenant que la nuit allait tendre à se dissiper et le jour à bientôt se lever, il s'était avancé jusqu'au centre de la grande salle, comme pour venir dialoguer avec celle qu'il s'était désigné pour subir son prochain outrage. Peut-être espérait-il lui soutirer ses faveurs courtoises, voire un secret assentiment ? Car il était évident qu'il agissait pour le bien et la grandeur de sa nation d'origine à elle et de son peuple devenu orphelin. Le Louvre commençait à peine de luire sous les premiers rayons du soleil, toujours sagement lové au creux de la paume immense de sa ville tentaculaire et si fière d'elle-même. Tout à côté du palais, sur ses flancs corsetés, telle une longue nervure ridée la divisant en deux parties égales, il savait que le fleuve continuait de couler entre ses rives endiguées, se dirigeant vers son inconnu radieux, tout comme elle et lui allaient se diriger vers leur touffu avenir. Et pourtant, aurait-il jamais imaginé par avance la terrible et insoutenable appréhension qui l'étreindrait, en ce moment qu'il imaginait magique où ils se retrouveraient seule à seul et longuement face à face, bien qu'intensément nimbés de noirceur ?

C'était le mauvais sort et la misère qui, il n'en doutait pas une seule seconde, avaient contraint l'auguste vieillard à fuir sa bienveillante patrie et à se réfugier dans des bras qu'il jugeait ennemis : voilà la confiance poignante qu'il aurait aimé entendre d'elle, chuchotée à son oreille par cette grande effigie, figure rétive de l'Histoire, dans

Un roman historique

son regard silencieusement puissant, posément scrutateur, et cependant avenant. Si tant de visiteurs, à ce qu'il avait entendu dire, se sentaient étrangement perplexes devant sa noble posture de grande dame et sa calme prestance, lui s'imaginait plutôt comme accueilli par elle ; comme encouragé dans son coup de folie, dont il ne mesurait pourtant ni la portée véritable ni les multiples conséquences. Il y avait bien eu, à son égard, ces sournoises incitations larvées et les promesses un tantinet brumeuses des frères Lancellotti... Mais que lui importaient leurs perfides manières, leurs discours retors et leurs regards biaisés, pourvu qu'ils tiennent parole et lui permettent à terme de ramener à bon port la grandissime merveille qu'il admirait tant ! Là résidait l'unique question qui, pour lui, en ce moment crucial de leur muette confrontation, revêtait la moindre considération.

*

*

*

Paris, le 23 août 1911
Situation hypothétique N°2 (suite)

Lorsque la lumière du jour fut entièrement levée, Vincenzo sut qu'il était six heures du matin. Il sut que toutes les salles arrogantes de l'immense bâtisse, véritable dédale pour un hypothétique Minotaure, se mettraient à s'éclairer progressivement d'une lumière douce et si précise qu'elle viendrait s'allumer et tinter aux ors de chaque cadre rencontré. Puis elle s'entrechoquerait aux stucs pesamment éparpillés aux quatre coins des plafonds surchargés. Il disposerait alors d'une petite heure devant lui, avant que les mouvements du personnel titulaire n'emplissent précautionneusement quelques-unes

Un roman historique

des salles éparses de l'immense établissement. Suffisamment timidement, néanmoins, compte tenu du fait qu'on était lundi, jour de sa fermeture hebdomadaire au public.

L'homme, dès lors, ne perdit plus une seule seconde. Il détacha la boîte où gisait le tableau tant convoité, celle-ci n'étant appliquée contre le mur que par l'intermédiaire de deux fortes réglettes en acier épais, solidement rivetées contre la paroi par deux pattes à double équerrage. Le maigre espace ainsi libéré ne servait qu'à permettre aux deux grands crochets droits, eux aussi forgés dans un acier bleui, de coulisser le long de la cloison, non sans proposer une certaine résistance supposément dissuasive. Ensuite, l'ayant déposée sur le sol, près de la sacoche en cuir qu'il venait d'apporter avec lui, il s'affaira autour de la boîte vitrée afin d'en dégager le fond à l'aide du même tournevis dont il s'était déjà servi, quelques mois auparavant, pour la refermer consciencieusement, y calfeutrant le tableau du grand maître. Il avait disposé sur le carrelage en ciment moulé et décoré de rinceaux à palmettes le morceau de couverture épaisse qui lui servirait, tout à l'heure, à protéger sommairement l'œuvre durant son transport.

Ça y est, il la tenait à nouveau dans ses mains ! Ses doigts tremblaient à peine sous la pression du moment tant espéré ! Mais sa fierté et son émotion étaient palpables. Lui seul, heureusement, pouvait, en ce moment précis de leur histoire, mesurer à quel point ces deux sentiments culminants étaient intenses et combien ils tendaient à fusionner en lui...

Cependant, il redéposa aussitôt le tableau sur la couverture étalée au sol, pour aller chercher à grands pas la caisse de bois clair qu'il avait préparée à son intention, caisse dont les dimensions, il n'en doutait pas, seraient parfaitement ajustées à la taille du cadre, étant donné

Un roman historique

qu'il les avait prises lui-même directement sur l'original. Ce détail croustillant le fit sourire intérieurement.

Il y glissa l'objet de son larcin, qu'il venait d'entourer sommairement de sa chaude couverture... Mais était-ce bien là, finalement, un larcin, qu'il accomplissait en cet instant solennel ? Ou était-ce plutôt, comme il se l'imaginait depuis toujours, la simple réalisation d'un juste retour de l'Histoire ?

Vincenzo n'était parcouru d'aucune hésitation, ses gestes étant depuis longtemps habitués à se parer de la précision propre aux artisans. D'ailleurs, aurait-il eu le choix de reculer, désormais ? Aurait-il eu le choix de rebrousser chemin ? Tout allait continuer de couler de source, comme un cours d'eau épouse naturellement sa longue rive incurvée. Tout allait lui sourire, jusqu'au terme glorieux de cette aventure dont il avait tant rêvé. Ce vol du portrait de la signora Gioconda serait son chef-d'œuvre à lui. Un prodige dont tous les esthètes parleraient encore, à plus de mille ans de distance ! Ce haut fait d'arme indélébile ferait à lui seul et à n'en point douter sa renommée inaliénable.

Vincenzo repointa les visseries pour s'assurer du bon maintien de l'ensemble, veillant tout particulièrement à ce que celle que l'on nommait en France - et d'une façon plutôt familièrement, à son goût - la Joconde ne se mette pas à basculer inconsidérément d'un bord à l'autre de la caisse durant les quelques centaines de mètres qu'il aurait à marcher, jusqu'à sa paisible retraite : mais tout était en bon ordre. Il regagna donc son réduit afin d'y dissimuler, parmi l'accumulation de fatras laissée là, la boîte-vitrine qui ne lui servirait plus, désormais. Puis il attendit les premiers signes manifestes de la réoccupation progressive des lieux.

Un roman historique

Quelques dizaines de minutes plus tard, il jugea que le moment opportun était arrivé. Il repassa alors devant les gardiens chargés de l'accueil des personnels titulaires :

- Ah, tiens, tu es là, toi ? Je ne t'ai pas vu entrer tout à l'heure, me semble-t-il, lança l'un d'eux, l'air faussement suspicieux à son encontre. (Lui avait choisi le moment le plus propice, l'agent-chef venant tout juste de s'éloigner en direction d'une autre équipe de joyeux drilles à cornaquer.)
- C'est ton collègue qui m'a ouvert, répondit-il en désignant l'homme qui s'éloignait et dont il savait que le rôle consistait à venir s'assurer en amont de la bonne prise de relais des équipes. J'étais un peu en avance ce matin, car je ne fais que passer pour reprendre du matériel que je n'ai pas eu l'opportunité de ramener à l'atelier, la semaine dernière, étant déjà trop chargé.

Le gardien regarda vaguement la caisse que l'homme portait en bandoulière, sur son côté opposé, vite rasséréiné par la sacoche en cuir qui l'accompagnait sur l'épaule de l'artisan.

- D'accord, je t'ouvre ; tu reviens quand ?
- Je ne reviens pas, mon contrat se terminant ce soir.
- Veinard ! Mais tu aurais pu prévenir, au moins, qu'on boive la bouteille, non... ? »

Puis, face aux excuses penaudes et passablement embrouillées que sa proposition reçut, il referma la lourde porte derrière Vincenzo, non sans que l'italien ne l'entende pérorer en direction de ses collègues : « Ah, ces italiens, tous les mêmes n'est-ce pas ? Ça parle, ça parle, mais pour ce qui est d'agir... ! », avant qu'un bruit de claquement sourd ne résonne en arrière-plan, vivement amplifié par l'immense volume de vide que recélait le grand hall désert. Lui, ainsi projeté

Un roman historique

dans le matin limpide et aérien, entouré d'une clarté bienséante, se sentit soudain léger et libre comme dans un rêve. Ou comme dans le premier acte ombrageux d'une monstrueuse mise en scène... ?

*

*

*

Florence, automne 1503
Situation hypothétique N°3

- Bien le bonjour, Leonardo. La porte était entrouverte : je me suis donc permis d'entrer. Lisa m'a dit que tu désirais me parler, je crois.

Francesco était un gaillard jovial. Sa prestance n'avait d'égal que sa bravoure. Il portait des habits raffinés à longueur d'année, eu égard à son activité de commerçant de luxe, et, solide et bien campé, il ne s'en laissait jamais imposer par quiconque... Même lorsqu'il peignait - ce qui lui arrivait cependant fort rarement -, sa tenue était aussi irréprochable que sa bonne humeur. Il regardait présentement l'atelier de Leonardo par la porte entrouverte, mais en restant comme aux aguets, depuis le seuil ombragé, ou n'osant pénétrer dans un antre qui lui paraissait à peine aménagé et qu'il ne connaissait pas encore. Leonardo venait tout juste de réintégrer Florence, après un passage éclair dans la sérénissime république de Venise.

- Entre, mon bon Francesco, entre, je t'en prie. Je sais ce que tu penses : cela ne ressemble pas vraiment à *una bogetta** qu'un

* *bogetta* : atelier d'artiste de la Renaissance, pris dans son sens communautaire.

Un roman historique

artiste de mon rang mériterait d'avoir. Mais tu connais mes goûts austères et mon penchant pour la discrétion. (Leonardo hésitait tout de même à poursuivre, balayant la grande salle poussiéreuse d'un regard morne et quelque peu désabusé.) À dire vrai, tu connais surtout ma situation personnelle : je ne vais pas te faire l'article sur le sujet... À propos, comment s'est passée ton entrevue avec le nouveau duc de Sforza ? Je crains que, politiquement parlant, ce petit ne soit jamais aussi habile que son père et que la coupe française sous laquelle le pays s'installe en ce moment ne perdure longtemps, ne crois-tu pas ?

- J'imagine que tu auras deviné que, vu les circonstances, il ne m'a pas laissé beaucoup d'espoir au sujet de nouvelles commandes... Les caisses de la province sont vides et les désirs de grandeur de la famille se sont depuis longtemps envolés vers d'autres horizons... Pour sa défense, il a hérité bien malgré lui d'une situation plus que périlleuse.

- Oui, je sais tout cela. Il m'a seriné à peu près le même refrain pas plus tard que le mois dernier. Il m'a même reparlé de la commande de cette œuvre inconsiderée que m'avait faite son père, me demandant ce que la matrice en argile était devenue. Et si, selon moi, elle était récupérable ! Tu te souviens : cette statue équestre de son grand-père, celle qui devait être, à leurs yeux, la plus grande de tout le royaume ? J'avais eu beau tenter de les en dissuader, déjà à l'époque, arguant des difficultés techniques de l'entreprise et les risques encourus... Ah, parfois, ma réputation m'aura précédée bien plus loin que je ne l'aurais moi-même souhaité ! Mais dans leur immense orgueil, les Sforza s'étaient autorisés à me croire capable de tout, et ce bien malgré l'avis tranché de Michelangelo lui-même sur la question ! Bien sûr, c'était

Un roman historique

avant qu'ils ne réquisitionnent finalement tous les lingots de bronze qu'ils avaient pourtant fait mettre de côté pour couler la statue... Je sais, je sais, les enjeux militaires ont des urgences qu'on ne prévoit pas toujours à l'avance, me diras-tu ! Mais, vois-tu, cela me met dans une fâcheuse posture, moi qui suis déjà rentré fort précipitamment de l'arrière-pays vénitien, laissant en plan armes et bagages - si j'ose dire -, et mes précieux travaux entrepris là-bas resteront désormais lettre morte.

- Tu ne vas tout de même pas me faire la leçon, Leonardo ; tout le monde sait que tu as toi-même fui vers ce pays de cocagne, hypnotisé que tu étais, à l'époque, par les fabuleuses prodigalités promises par le doge de Venise en personne !

- Tes paroles me surprennent beaucoup, Francesco : est-ce ainsi que pense la communauté florentine ? Comment peux-tu, toi, Francesco di Bartolomeo di Zanobi del Giocondo, peintre aussi chrétien et attentionné que je le suis moi-même, mon élève de surcroît, ainsi mésestimer la foi charitable qui m'anime en toute circonstance ?

- J'en ai bien conscience, Leonardo. Mais personne ici n'a compris la nature exacte de ta quête, au cœur même d'un pays qui est devenu, ces dernières années, aussi sombre et noir que l'antichambre des pertitions !

- Je vois... Il y avait pourtant un formidable enjeu ayant déterminé mon entreprise. Ce pays se meurt de malaria, dysenterie et autres maux, tous provoqués par des eaux troubles et pourrissantes. Ma science des canaux m'avait permis d'espérer un temps pouvoir profiter des grandes manœuvres déployées par mes employeurs contre les turcs

Un roman historique

pour en venir à bout, en drainant la contrée et en l'irriguant par des ouvrages colossaux, ce qui aurait donné l'occasion à ces âmes déshéritées de retourner à leur avantage ce fléau des eaux stagnantes. Malheureusement, les conditions ne m'ont pas autorisé à mener à bien les études topographiques nécessaires à la réalisation de ce projet titanesque. Mais il m'en a coûté, tu peux m'en croire, d'être contraint d'abandonner de telles perspectives. Et comme tu peux le voir - il dit ceci en désignant de la main, paume largement ouverte, la salle basse et poussiéreuse comme une étable dans laquelle ils s'entretenaient -, je ne suis pas près de retrouver ici mon lustre ni mon statut d'antan.

Malgré - ou peut-être même à cause - de la démonstration irréfutable de son ancien maître, Francesco restait dubitatif et sur la réserve. Il n'était pas insensible au discours de son glorieux aîné, lequel avait tant de fois montré la voie à ses cadets, dont il s'enorgueillissait volontiers de faire partie. Mais la réputation de Leonardo à Florence était au plus bas depuis qu'il avait quitté la ville pour s'aller conquérir une notoriété au-delà des frontières, et son ancien élève n'osait le lui avouer ouvertement. Et d'ailleurs, les jeunes garçons qui l'entouraient dans son travail contribuaient toujours à auréoler son personnage d'une réputation plus que sulfureuse, ce dont le maître ne semblait vouloir faire aucun cas. Il était vrai qu'il avait su bénéficier, en la circonstance, de la protection du grand Laurent de Médicis lui-même. Mais cela ne suffisait en rien, aux yeux de la populace incrédule, à l'absoudre de la suspicion de pédérasie dont lui, Francesco, était le premier à remarquer qu'elle n'était peut-être pas totalement infondée...

C'est en égrainant ces pensées revêches que le jeune homme, qui n'avait pas encore deviné vers où son ancien maître voulait l'amener, vit de dos la silhouette assise d'une femme, en léger retrait d'une

Un roman historique

fenêtre mal éclairée. Silhouette entièrement habillée et voilée de noir, ce qui la faisait se fondre dans l'ombre projetée par le recoin derrière lequel elle se tenait. La tête ceinte par un pan de sa large tunique, son maintien ferme et rigide l'interpella, car il comprit dès lors qu'il avait affaire à une personne d'un âge plutôt avancé, posée là comme par distraction et n'osant ni bouger ni se mêler aux activités environnantes. Leonardo prit alors son ami par le bras et, l'entraînant un peu à l'écart vers un autre bout de l'atelier où s'affairaient deux de ses aides, lui dit :

- Francesco : je t'ai toujours parlé sans détours, n'est-il pas vrai ? J'ai besoin de ton aide, et si je t'ouvre ainsi mon cœur aujourd'hui, tu auras compris que c'est parce que je n'ai pas d'autre choix. Le service que j'ai à te demander m'est pénible, car il est d'ordre financier. Sans les revenus des Sforza, je ne pourrai survivre ici très longtemps, surtout avec l'hiver qui approche. Or, comme tu peux le voir, j'ai de plus dû recueillir ma mère dans ma maisonnée, elle-même sans ressource depuis qu'elle a perdu son protecteur. Mais je ne te demanderais pas ce service sans contrepartie aucune : Lisa t'a-t-elle montré le dessin que j'ai esquissé d'elle, l'autre jour, près de la fontaine, tandis que tu étais parti pour Milan ?

- Oui, bien sûr. Mais je ne saisis pas très bien où tu veux en venir...

- Et bien voilà : je voudrais m'essayer à un genre nouveau que je médite depuis quelques temps déjà. Nous dessinons tous, pour survivre et sur la demande insistante de nos princes, des scènes religieuses ou inspirées de la mythologie, comme nous l'a enseigné le grand Sandro Botticelli, admirées dans les palais et les églises du monde. Pour cela, nous prenons modèle et appui dans la réalité concrète qui nous

Un roman historique

entoure. Mais ces modèles bien vivants deviennent, pour la postérité, des personnages totalement anonymes. Pourquoi ne peindrions-nous pas, pour le seul plaisir de nos regards, les êtres qui nous sont chers ?

- Et en quoi cela résoudrait-il ton problème, Leonardo ?

- C'est bien là la question ! Je me suis pris à imaginer que tu pourrais me commander, d'une manière très officielle s'entend, c'est-à-dire avec un contrat à la clé, un tableau de ta femme. Un portrait que tu pourrais avoir envie d'accrocher au mur, dans le modeste salon de réception où tu conduis tes affaires, par exemple, afin d'afficher ta fierté d'être un notable en vue et très estimé de cette ville de Florence. Je prendrai le temps qu'il faudra pour achever méticuleusement cette œuvre, laquelle serait, en quelque sorte, ta compensation pour m'entretenir quelques mois durant, ce qui me permettrait de ne pas être contraint d'afficher aux yeux de ma mère que le grand Leonardo dont le monde entier admire et s'arrache les œuvres n'a en réalité pas les moyens de lui offrir la digne vieillesse qu'elle mérite.

- Décidément, j'ai beau te connaître par cœur, tu me surprendras toujours, Leonardo ! Quel que soit le chemin que tu empruntes et quelles qu'en soient les nécessités, tu possèdes toujours des dizaines de lieues d'avance sur tout le monde ! Des portraits de notables ? Il n'y a que toi pour imaginer qu'une pareille entreprise fût possible !

*

*

*

Un roman historique

Paris, fin août - début septembre 1911

Situation hypothétique N°2 (suite)

La presse s'en était immédiatement emparée. La nouvelle, ainsi, fit l'effet d'une véritable détonation. Tout Paris résonnait de sa folle vibration sonore, telle une ruche de cent mille âmes soudainement aiguillonnées et mises aux abois. Chacun y allait de son commentaire, fantaisiste ou bien sarcastique, bien sûr, au minimum narquois, un tantinet ou plus franchement, comme il se devait. Car la Joconde, cette perle du Louvre - pensez-vous, le tableau « le mieux protégé au monde », s'esclaffait-on en public -, avait mystérieusement disparu !

La capitale était donc en émoi : le pays tout entier, quant à lui, fut bientôt placé sous alerte. Pour un peu, on se serait cru dans un de ces récits fantasques de l'habile Arsène Lupin, cette création imaginaire de Maurice Leblanc, lequel, d'ailleurs, n'hésita pas une seule seconde à inclure la figure de Mona Lisa dans la panoplie de chasse de son cambrioleur de haut vol. Ou mieux encore, on aurait pu se croire projeté de force dans le roman récent intitulé *Le mystère de la chambre jaune*, émanant du brillant journaliste Gaston Leroux, dont le succès fulgurant laissait prédire à certains critiques avisés la meilleure postérité à son nouveau genre littéraire, oscillant entre réalisme pointilleux et surréalisme débridé. Tandis que les plus regrettables élucubrations se faisaient jour, toute cette agitation laissait croire aux esprits chagrins à une fâcheuse mise en scène publicitaire ou commerciale... Où allions-nous, et à quelle époque vivait-on ? On se le demandait vraiment.

On cependant dut admettre, à la longue, que le vol n'était pas qu'un simple canular monté de toute pièce. Une vulgaire mystification dans

Un roman historique

laquelle le Louvre lui-même aurait pu tremper. La police était réellement sur les dents. Mais avec le temps, et ce malgré les communiqués de presse se succédant à un rythme effréné, rien n'y faisait : les autorités elles-mêmes durent considérer ouvertement la pénible vérité, et le tableau fut bel et bien, à la fin des premières recherches, décrété introuvable !

Surtout, ce qui était plus inquiétant, la maréchaussée la plus méticuleuse qui soit ne parvenait pas à expliquer le mystère : comment un tableau si bien gardé avait-il pu quitter ses douillettes pénates ? Les hypothèses les plus hardies en la matière, comme une rocambolesque fugue nocturne par les toits, ne purent jamais être vérifiées. Or c'était bien là que le bât blessait : si la multitude des commissaires détachés sur l'affaire avait été en état d'expliquer le comment de la chose, n'aurait-elle pas été immédiatement en mesure d'en percevoir le pourquoi ? Et par voie de conséquence, de mettre un visage sur le ou les malfrats qui se cachaient derrière cette lamentable affaire ?

Une fois encore, en bafouant l'honneur de la police, on attentait impunément à la réputation de la gendarmerie. On ne faisait qu'aggraver le sentiment que, dans Paris *intra muros* tout au moins, dans cette immensité grandissante de la cité urbaine, cette ville mangeuse d'hommes, cette pouponnière ravageuse de souriceaux, le crime continuait de filer de beaux jours en toute impunité, et que rien n'y avait donc changé, en vérité, depuis que s'y était infiltré, il y a fort longtemps déjà, l'esprit souterrainement franchouillard de la cour des Miracles. Et de fait, toutes les nouvelles inventions et les beaux stratagèmes que le préfet Louis Lépine avait cherché à introduire dans son corps de métier, pour tenter de remédier à de telles situations et faire régner, en tout lieu de la capitale, l'esprit de concorde qui prévalait dans les quartiers paisibles, n'y avaient changé que du feu.

Un roman historique

Durant plusieurs semaines, donc, Paris fut sous le choc de l'affreuse nouvelle. Toutes les pistes, à commencer par les plus incongrues, furent systématiquement explorées. La moindre petite forme de soupçon, souvent distillée par des âmes perfides et revanchardes, fut aussitôt exploitée par une kyrielle d'agents dévoués du nouveau gouvernement. En cette occasion-ci, personne n'eut à déplorer publiquement le manque de zèle de cette nouvelle génération d'enquêteurs tout fraîchement émoulue des écoles de la République. Ainsi, un inspecteur se présenta-t-il, un beau matin, dans le minuscule appartement de Vincenzo Peruggia, logement consistant en deux anciennes chambres de bonnes réunies en un seul espace, sous les toits, avec commodités sur le palier, à deux pas du Louvre.

La visite fut courtoise, bien que méticuleuse. Le commissaire voulut savoir les conditions de son départ de la société qui, il y avait peu, l'employait encore, ainsi que le détail du travail qu'il y avait fourni : notamment ceux réalisés au contact des chefs-d'œuvre du Louvre. Dans les faits, il alla jusqu'à lui demander comment, si ce fût lui le responsable du larcin, il s'y serait pris pour accomplir un tel forfait... Un comble qui fit bien sûr sourire Vincenzo, rétrospectivement !

En désespoir de cause, on invoqua bientôt tout le Gotha de cet art que, à cette époque passablement troublée, l'on jugeait volontiers décadent et dont les tenants, par ailleurs, ne se privaient pas pour, par petites salves de provocations tonitruantes savamment distillées, rajouter de l'huile sur le feu. Pablo Picasso, ce pionnier incompris de la déstructuration des formes et du bon goût, fut sommé de venir s'expliquer sur son positionnement vis-à-vis de l'art classique et définir jusqu'où, dans son esprit, pouvait aller sa remise en cause formelle et esthétique. Cette manière de rébellion qu'affichaient ostensiblement ses recherches les plus hardies en la matière ne constituait-elle pas, en réalité, une incitation anarchisante à la

Un roman historique

dévastation volontaire des traces artistiques que nous avaient laissé ses illustres prédécesseurs ?

Puis ce sera au tour du grand poète et ami du précédent, Guillaume Apollinaire, d'être la cible de poursuites judiciaires. Ce dernier, en effet, avait déjà fait commerce d'objets d'art de provenance plus ou moins douteuse, étant allé jusqu'à s'ériger en fournisseur officiel de la collection d'art nègre du dit sieur Picasso. On nageait alors en plein roman noir à la française ; ce qui valut tout de même et au passage une petite semaine de cachot à l'un de nos plus brillants littérateurs !

Bref, la réalité se construisait péniblement sa propre mythologie. Et Paris entraînait peu à peu dans la légende de son imaginaire collectif, dont une pointe de parfum de scandale contribuait certainement à faire d'elle la capitale mondiale des arts.

Vincenzo, pour sa part, se doutait-il que le vol qu'il avait perpétré avec autant de candeur que d'intime conviction venait d'établir pour longtemps le prototype même du forfait artistique, propre à inonder, pour les siècles à venir, la teneur héroïque de nos récits populaires, ainsi que leurs futures transcriptions fantasmagoriques dans les arts visuels naissants ? En réalité, comment l'aurait-il pu, puisque l'essor du langage cinématographique, dont il ne connaissait pas grand' chose, n'était pas son propos ?

*

*

*

Un roman historique

Berne, septembre 2004
Situation hypothétique N°4

La scène se place à Berne, en Suisse. Le calendrier marque la date du 5 septembre. Le ciel est clair, la journée s'annonce ensoleillée. Et malgré le froid qui sévit au-dehors, grâce aux grandes baies vitrées qui habillent le hall d'accueil de l'auditorium de la Faculté de Lettres, la température de l'air ambiant reste très appréciable.

La cinquième session des deuxièmes Journées internationales pour la recherche scientifique appliquée aux œuvres d'art - La thermoluminescence : exemples de cas pratiques - vient tout juste de reprendre son cours. Le hall d'accueil s'est ostensiblement dégarni. Le sombre auditorium, lui, s'est à nouveau rempli d'oreilles studieuses et attentives. Elles ne s'en doutent pas du tout, ces jeunes oreilles tendues vers le saint Graal de leurs études et de la connaissance, mais le plus intéressant de la journée va se jouer au-dehors de l'auditorium.

Là, deux hommes se font face derrière l'épaisse paroi de verre légèrement teinté, qui laisse filtrer jusqu'à eux les tièdes rayons du soleil. L'un et l'autre tiennent un gobelet de plastique beige à la main, vide depuis longtemps de toute boisson réconfortante. Aucun d'eux n'est vraiment pressé de regagner cette séance de cours à laquelle ils ont pourtant été conviés au titre de professeurs émérites et d'experts mondialement reconnus dans leurs domaines d'activité respectifs.

L'un d'eux s'appelle Hubert Landais. Il a exercé la fonction de directeur des Musées de France jusqu'en 1987. Depuis lors, les distinctions honorifiques s'amoncellent, qui l'ont conduit à diriger le

Un roman historique

Comité international des Musées, qu'il réorganisera en profondeur. Grand officier de la Légion d'honneur et *tutti quanti*, il garde néanmoins une pondération et une humilité quasi légendaires en toute circonstance. Homme d'érudition certaine et de grande culture, il fait une confiance aveugle à la kyrielle de scientifiques qui, sous sa direction, a envahi les coulisses du Grand Louvre, au sein duquel il a redynamisé l'activité du Laboratoire de recherche des Musées de France, et d'où en permanence partent, dûment vérifiées et validées, une pléiade de publications de tout premier ordre.

L'autre s'appelle Hubert Curien. Cristallographe de renom, grand connaisseur de toutes les techniques d'analyse dont son secteur de recherche est friand, il fut surtout Ministre de la Recherche et de la Technologie jusqu'en 1986. Destins parallèles que ceux de ces deux grands hommes : eux qui s'apprêtent - mais ils ne le savent pas encore, et pour cause ! - à disparaître l'un et l'autre, à quelques mois de distance.

Mais pour l'heure, ils s'entretiennent d'une information qui manifestement les laisse pantois.

- Alors comme ça, on réentend parler de la fameuse Mona Lisa d'Isleworth ?
- C'est tout à fait ça, cher Hubert. Des contacts officieux ont été établis par des agents mandatés par la testatrice actuelle, qui semble vouloir s'enquérir de savoir dans quelles conditions cette œuvre, qu'elle sait pourtant nimbée d'un « léger » voile de controverse, pourrait malgré tout rejoindre un jour une collection publique.
- Rien que vous poser la question doit vous mettre dans l'embarras, j'imagine ?
- Oui. Et ce d'autant plus que l'œuvre ne sera pas visible par nos services. On ne nous a laissé aucun espoir qu'elle nous

Un roman historique

soit confiée, même provisoirement et sous de solides garanties de sécurité, pour une expertise de visu. À ce compte, pour des analyses, vous pensez bien...

- Il est clair qu'on ne nous facilite pas vraiment la tâche, mais c'est habituel. Ces collectionneurs privés n'ont que très rarement une idée précise des contraintes auxquelles les musées comme les nôtres ont à faire face.

C'est là qu'intervint, comme venu de nulle part, un personnage hors du commun, car aussi étrange qu'énigmatique. Un homme atypique, mais fort brillant au demeurant. Un homme au parcours certes un peu obscur, mais qui se veut intègre, tout autant qu'il peut l'être... Un homme qui ne doit rien à personne, prétend-il. Car il s'est fait tout seul, à la force de son jarret. Ou plutôt, à force de pourchasser dans les moindres recoins de la capitale et de ses luxueux environs ses propres convictions.

Cet homme s'appelle Louis Barbier. C'est un amateur éclairé. Très éclairé, même ! Pour arriver à ce point de connaissance presque sensuelle des œuvres d'art et de la vie des artistes qui les ont réalisées, il a investi tout son temps et la totalité de ses revenus, délaissant progressivement son métier et engloutissant peu à peu, dans une passion devenue dévorante, les maigres biens d'un ménage tout ce qu'il y avait de plus commun, à l'origine.

Car lui-même n'est pas issu d'un milieu artiste, ni même particulièrement cultivé. Et de fait, sa passion lui aura rapporté beaucoup de plaisirs personnels, c'est une évidence. Mais aussi, énormément d'incompréhension de la part de son entourage. Ainsi que de frustrations professionnelles. Car il n'a pas su capter l'auditoire qu'il pensait mériter. Et en voici succinctement la raison...

Un roman historique

Louis Barbier a découvert ses premières œuvres d'art en faisant les poubelles, les caves et les greniers. Il s'est forgé la conviction que seul le désir d'aimer une œuvre d'art la fait comprendre et admirer de son possesseur. Les autres, c'est-à-dire ceux qui n'y connaissent pas grand' chose, comme ils disent, et ne font rien, par ailleurs, pour se sortir eux-mêmes de ce marasme de l'ignorance, sont capables de se délester de trésors dont ils ignorent intrinsèquement la valeur, tout en se laissant impressionner par les discours formellement académiques de ces prêcheurs de bonne aventure qui, prétendent-ils, font « autorité en la matière ». Vocabulaire qui regroupe les conservateurs et les marchands d'art, dont on peut présager cependant une certaine collusion d'intérêt - au moins intellectuellement parlant : le marché de l'art étant le maître étalon à défendre bec et ongles par ces deux corporations confondues -, malgré toutes les jérémiades invoquées pour s'en défendre.

Quoiqu'il en soit de cet état de fait, ne poursuivons pas plus avant ce discours à la teneur un tant soit peu revancharde : elle pourrait paraître polémique. Car ce qui est remarquable et mérite d'être souligné ici, c'est que Louis Barbier développe depuis plusieurs décennies déjà son intuition d'amoureux incontesté des arts, propension l'ayant finalement doté d'un flair qui, sans être totalement infaillible, le fait reconnaître - à commencer par le milieu des antiquaires, mais parfois même au-delà -, comme une personne de référence capable de dénicher d'entre mille d'authentiques chefs-d'œuvre qui sommeillent.

Et surtout, il se targue de les expliquer. D'en retracer la genèse, quel que soit le trajet souterrain dont il faut exhumer les contingences. Pour vous le dire autrement : Louis Barbier vient de décréter que le grand Vincent Van Gogh serait mort à l'occasion d'un duel fomenté par son rival et ennemi juré, le « minuscule » peintre Henri de Toulouse-Lautrec - ce qui expliquerait l'appréhension morbide

Un roman historique

exprimée par le vol de corbeaux au-dessus du champs de blé peint juste avant sa mort, ce qui, quoique chacun puisse en penser par devers soi, est ma foi fort plausible, bien que je ne sois en aucun cas fondé à en examiner ici plus avant l'argumentaire.

Car c'est précisément là, pour le plus grand malheur de l'expert Louis Barbier, que se situe son talon d'Achille. Il est doué, pugnace, parfaitement investi de son rôle, et personne ne peut ni ne cherche à lui enlever le brio et la ténacité avec lesquels il mène ses enquêtes et rassemble les indices nécessaires à ses démonstrations. Mais ce qui le dessert outrageusement, c'est le fait que, malgré un bagage technique de base évident (il est ingénieur électricien de formation), il n'eut jamais accès à des outils d'étude scientifique conséquents. Il est, de ce fait, enclin à vouloir remplir les lacunes de son raisonnement par ce qui ressemble fort à des extrapolations. Petit travers qu'on ne saurait, bien évidemment, lui pardonner aussi facilement que cela !

Il en ressort cependant que ce qu'il prétend percevoir des phénomènes de la création est toujours séduisant... Mais ne peut jamais être totalement établi. Et encore moins démontré. Pour autant, l'énergumène possède cette faculté de toujours persévérer dans ses recherches, intérieurement nourries de ses convictions. Et de ne surtout pas s'arrêter au premier obstacle venu. Aussi avait-il vu l'occasion, en s'inscrivant à ces cours destinés principalement à la jeune élite internationale, de percer un peu du mystère de la démarche scientifique et, pourquoi pas, d'approcher le cercle très fermé des chercheurs ayant pignon sur rue, dans ce domaine en pleine mutation de l'expertise scientifique.

- Excusez-moi : vous parlez bien de LA Mona Lisa d'Isleworth ?

Un roman historique

- (Un peu gêné que leur conciliabule soit ainsi percé au grand jour, Hubert Landais acquiesça avec précaution.) C'est cela : un tableau dont on sait si peu de chose, en fin de compte...
- Mais c'est une nouvelle extraordinaire ! Excusez-moi, je me présente : Louis Barbier, expert en peinture ancienne.
- Oui, je vous connais de réputation, répondit Monsieur Landais. Nous sommes voisins, en quelque sorte ; même s'il ne se dit pas que des louanges à votre sujet, dans les services que j'ai eu l'honneur de diriger...
- Ah, il me semblait bien vous reconnaître : vous êtes Monsieur Landais, si je ne me trompe ? Je comprends qu'expertiser une telle œuvre serait une consécration pour le Louvre. Et pourtant, vu les circonstances, on ne peut pas exclure la possibilité que ce tableau soit un faux.
- Ni celle que ce soit un vrai, malheureusement, rétablit aussitôt Hubert Curien. Dans les deux cas, la situation ne serait pas plus simple à gérer pour nous. À tout prendre, il est certainement préférable que l'État n'ait pas à se prononcer... Ne croyez- vous pas, mon cher collègue ?

*

*

*

Paris, septembre 1911 - Florence, 4 janvier 1914
Situation hypothétique N°2 (fin - provisoire -)

On fouilla et refouilla le Louvre de fond en comble. Aucun indice véritable n'y fut décelé. Hormis une caisse vitrée qui aurait bien pu présenter les dimensions adéquates pour contenir le tableau volé, reléguée dans un sombre recoin, à proximité de la salle qui avait abrité le chef-d'œuvre. Mais cet élément ne fut pas jugé d'un intérêt

Un roman historique

suffisant pour étayer l'enquête. Il y eut des attroupements, des accès de revendications fébriles, des débuts de pugilats, même... Mais surtout, une grande tristesse générale se dégagea de ce manque terrible qui étreignit la foule lorsque celle-ci fut enfin autorisée à pénétrer à nouveau dans la salle immense, mais devenue soudainement orpheline et où gisait désormais, au beau milieu de l'enfilade amorphe de ses congénères, un trou atone.

Contemplation, lamentations, récriminations, épanchements publics se succédèrent... Un homme, plus particulièrement ému, gesticulait à tours de bras :

- Alors je suis arrivé là... Je m'attendais à la trouver adossée au mur, comme à l'accoutumée, car j'étais venu la croquer sur mon carnet à dessin, dans le but d'entamer une nouvelle copie de mon œuvre de prédilection, comme ma carte d'adhérent à la Société parisienne des peintres d'art m'en donne le droit. Et pourtant, à sa place, je découvre ça : le vide ! »

C'est Louis Bérourd qui raconte ainsi la scène. Il a été le premier à s'apercevoir de la triste disparition et à donner l'alerte. Et après un long moment d'incrédulité - pour lui, on est allé chercher le somptueux tableau, peint sur un épais panneau de bois, jusque dans les ateliers de la photographie, à qui les œuvres sont parfois confiées, mais sans succès cette fois-ci -, c'est bien à lui que revint l'honneur de déplorer publiquement cette perte inestimable, autant pour la représentativité des trésors que le Louvre recèle - ce Cerbère ancestral des plus hautes réalisations de l'esprit humain - que pour cette immense cohorte d'amateurs éclairés que compte en son sein la Ville Lumière.

Un roman historique

Puis, la stupeur collective étant quelque peu retombée, vinrent deux ans de brouillard... Au vide incrédule succéda le néant absolu.

Et pendant ce temps là, de l'autre côté de la barrière alpine, que se passe-t-il, au juste ? Le nationalisme, qui était plutôt de bon ton à l'époque, battait son plein. Le poète Gabriele d'Annunzio - très bon dans son rôle de poète, un peu moins dans celui de provocateur - se dépêcha de revendiquer en son nom le vol d'une œuvre dont une certaine Italie, à sa suite, n'attendait que le retour providentiel.

On l'aura compris : l'œuvre était fiévreusement attendue par une frange supérieure de l'élite. Et miraculeusement, pourrait-on dire, en tout cas tout à fait à propos, elle arriva. En toute simplicité, en somme. Car ce retour s'opéra de la même manière qu'elle s'était déjà absentée du Louvre : dans le triste double fond d'une simple valise de voyage, dont le porteur n'était autre... que Vincenzo Peruggia en personne ! Mais de ces péripéties nouvelles, il faut que je vous en donne le récit détaillé.

Pour s'en retourner vers son Italie natale, Vincenzo Peruggia prit le train : celui qui s'arrêtait à Nice, après avoir vu défiler, dans l'encadrement fébrile de ses fenêtres, toutes les stations balnéaires de la côte varoise qui s'endormait tranquillement sous la nuit. Train que l'on appelait alors le Rome-Express. Autant dire que le brave homme ne ferma pas l'œil de la nuit, ayant tout le loisir d'admirer le temps calme qui s'étalait sur la mer, les longues plages scintillantes et mordorées, la noirceur profondément étoilée qui la recouvrait, les bourgs maigrement éclairés par cette nouvelle fée conquérante que l'on nommait électricité, annonciatrice d'une proche modernité. Vincenzo Peruggia : cet homme qui désirait si âprement retrouver l'âge d'or ! Celui des temps passés d'une splendeur latine, aux châteaux ancestraux auréolés d'une douceur de nacre, aux riches villas de son enfance fastueuse. Splendeurs qui l'avaient tant de fois

Un roman historique

fait rêver, jadis, tandis qu'il apprenait péniblement que, si proches de lui et accessibles en apparence, aucune d'entre elles, cependant, ne deviendrait jamais une demeure taillée à sa mesure.

La valise brinquebalait au-dessus de sa tête, dans son filet natté, et combien de fois dut-il la recalcr dans le droit fil de son casier, de peur de la voir basculer du mauvais côté ! Il est des activités qu'il ne fait pas bon fréquenter trop assidûment, si l'on souhaite vivre vieux et mourir en toute sérénité.

On ne s'étendra pas plus avant sur les mésaventures rocambolesques qui attendirent Vincenzo à Florence, en ce début du mois de janvier 1914, où un antiquaire, qu'il avait lui-même contacté par lettres, à la suite de quelques autres de ses collègues, le fit venir pour vérifier ses allégations sur la « toile » qu'il prétendait avoir en sa possession. Pour authentifier qu'il s'agissait bien du tableau incriminé, l'antiquaire toscan invita même le directeur du respectable Musée des Offices de Florence à se joindre à lui, et très vite le doute fut dissipé quant à la qualité d'originale de l'œuvre proposée. Tout cela se joua dans la chambre maussade d'un hôtel modeste situé au cœur de la cité florentine, lequel se fera, quelque temps plus tard, une renommée de l'inraisemblable aventure qui s'y déroula, allant jusqu'à changer de nom et devenir pompeusement l'Hôtel Gioconda, afin de rappeler aux curieux la teneur inimaginable de l'épisode qu'y vécurent ses propriétaires. Faire du commerce quel qu'il soit n'est jamais une entreprise à mener à la légère...

On prétendra par la suite que Vincenzo Peruggia n'était qu'un doux rêveur inoffensif. D'ailleurs, il ne fit que quelques mois de prison seulement, pour un forfait qui enflamma pourtant deux nations tout entières. On dit aussi que sa pensionnaire forcée séjourna fort douillettement, et ce plus de deux années durant, dans cette cité ouvrière du Héron où il avait établi ses appartements, tout près de

Un roman historique

l'Hôpital Saint-Louis de Paris. Deux années et demie à se bercer docilement de l'odeur de la vie urbaine ; à filer une idylle tout à la fois inquiète et imposée, telle une favorite de premier rang enfermée de force dans son harem. Deux années et demie à somnoler bien sagement, profondément absorbée dans des idées lointaines et tout-à-fait vaporeuses, histoire de se faire oublier ? Non, la question reste entièrement posée : que s'est-il réellement passé, pour la belle signora Gioconda, durant ce laps temps ?

*

*

*

Florence, hiver - début 1504
Situation hypothétique N°3 (suite)

D'une manière générale, Leonardo met énormément de temps à élaborer chacune de ses oeuvres. Il en soigne la composition à l'extrême, tout autant que les apparences. Mais cette représentation qu'il s'est imposé de finaliser revêt, pour lui et à ce moment précis de son histoire, une trajectoire encore plus complexe qu'à l'ordinaire. Complexe, eu égard au fait qu'il s'agit d'une commande qu'il a lui-même suscitée et que, de ce fait, il se doit de porter comme une création propre venant de ses tréfonds (oui, de l'intérieur même de ses entrailles) ; mais qu'il a par ailleurs tout intérêt à faire durer. Complexe aussi, eu égard à la nature même de la représentation qu'il a choisi de réaliser et pour laquelle il ne peut s'appuyer sur aucun équivalent notoirement connu - car ceux qui existent déjà, en France ou aux Pays-Bas, par exemple, il n'a pu les approcher de près -. Eu égard enfin à la minutie avec laquelle Leonardo aura manifestement voulu peindre ce tableau.

Un roman historique

Car Leonardo, bien qu'être éminemment placide et calme par nature, est un esprit intellectuellement bouillonnant ; un homme en recherche perpétuelle d'innovation et de perfection. Le fait que Florence, sa cité d'origine, devenue enfin république, ait d'elle-même exprimé le désir de rappeler à elle ses talents les plus illustres, dont il fait incontestablement partie depuis son plus jeune âge, au même titre que le grand Michelangelo, son futur rival dans la conquête des honneurs romains (c'est-à-dire essentiellement pontificaux), est arrivé à point nommé dans son itinéraire personnel. S'ouvre alors pour lui une période où il peut se refonder intérieurement et espérer se ressourcer, avant d'aborder un nouvel élan créateur, loin du tumulte des ambitions princières de tous ordres. D'ailleurs, de ce point de vue du retour sur soi, que les florentins issus du peuple montrent ostensiblement vouloir garder une certaine distance à son égard, cela n'est pas fait pour le chagriner outre mesure, bien au contraire !

Son nouveau statut à Florence pourrait lui faire entrevoir une pose dans ses projets trépidants d'ingénieur, eux qui le détournaient si insensiblement de ses activités fondatrices d'artiste peintre et de médecin. Ces deux pôles de son action, qu'il a appris et pratiqués depuis la fin de son adolescence au sein de la capitale lombarde, ne sont nullement séparés à l'époque, puisque réunis au sein d'une seule et même guilde florentine (la guilde de Saint Luc) dont il est l'un des membres éminents. Et lorsqu'il mettra en place les éléments finaux de ce portrait qui établira pour longtemps, quoiqu'un peu malgré lui, une sorte de prototype de genre pour la bourgeoisie triomphante à venir, il y inclura un détail infime, mais qui revêtait une très grande importance à ses yeux : il peindra une femme sortie de couche, apaisée et fière de cette nouvelle position sociale que lui a conféré sa récente maternité. En témoigne la discrète lisière de son corsage finement brodé, vêtement porté uniquement en ces occasions

Un roman historique

particulières ; ainsi que la couverture qui lui recouvre délicatement les genoux, comme pour une convalescente que l'on se doit de reconforter ; tout comme cette absence totale de bijoux, aussi, lesquels auraient représenté une gêne certaine qu'il aurait été absurde de vouloir supporter en ces moments où la nature féminine est si intensément mise à contribution...

Dans sa nouvelle *bottega* où règne une atmosphère plus studieusement feutrée que lorsque Leonardo s'adonnait à des travaux pharaoniques de contremaître de chantier, le pédagogue qu'il est devenu reste constamment entouré d'aides divers, d'assistants attitrés ainsi que de nombreux visiteurs de passage. Parmi ses fidèles, Salaï - de son vrai nom Gian Giacomo Caprotti - est son homme de confiance. Il joue volontiers le rôle d'assistant principal d'atelier depuis une bonne quinzaine d'années déjà. Depuis le moment, exactement, où Leonardo l'a arraché à la mauvaise fréquentation de la rue milanaise dans laquelle il se complaisait, et ce pour quelques poignées de pièces glissées subrepticement dans les mains de son père, plus ivrogne que vigneron. Mais Salaï, qui gardera toute sa vie son âme de voyou et de chapardeur, au point d'avoir plusieurs fois délesté son père adoptif de menues monnaies, plus qu'un véritable peintre, est surtout doué d'une qualité rarissime et brillante, aux yeux du peintre Leonardo. Il est emprunt d'une beauté troublante, à mi-chemin entre l'angélisme et l'androgynie. C'est d'ailleurs très certainement pour ce caractère émouvant mais totalement ambigu que Leonardo da Vinci l'a repéré, alors même que le créateur s'apprêtait à louer ses propres talents pour embellir les fastes des appartements, pourtant déjà fort richement décorés, de Ludovic Sforza. Par la suite, la qualité de modèle de Salaï ne fut jamais remise en cause par son maître.

De fait, quel genre de discours aurait pu nous tenir, même à le lire entre les lignes, un intime comme Salaï, sur la lente et minutieuse

Un roman historique

composition de la paisible Gioconda, son double opposé, s'il avait su tenir à jour un recueil de faits, gestes et pensées aussi fouillé que celui à quoi s'adonnait quotidiennement son maître ? Car il existe des détails troublants qu'il faudrait prendre le loisir, si j'ose m'exprimer ainsi, d'examiner à la loupe. Il existe en effet des contradictions notables, notamment chronologiques, mais aussi très certainement techniques, qui nous obligent à rester d'une extrême prudence concernant toute affirmation, au sujet de la laborieuse réalisation de ce chef-d'œuvre incontestable de l'humanité. Une sorte de restitution photographique avant l'heure, mais qui serait douée, dans le même temps, d'une âme à la fois inébranlablement statique et si merveilleusement mouvante...

Ce que l'on sait avec certitude en revanche, c'est que, dans le courant de cette même année 1504, Leonardo recevra plusieurs fois, en sa modeste *bottega*, un jeune prodige en provenance de Pérouse (Perugia, en italien), la ville jumelle mais pourtant rivale de Florence, attiré lui aussi par l'immense renommée et les vellétités de grandeur affichées par la cité lombarde. Ce dernier n'a alors que vingt-et-un ans et se nomme Raffaello Sanzio. Le peintre Raphaël, tel que son nom a été francisé, apprendra beaucoup au contact de Leonardo da Vinci, et y fortifiera son art d'une manière insolente, notamment dans la maîtrise du modelé des corps, procédé qu'a tout le loisir de lui faire découvrir le maître florentin, lui qui fréquentait les maladreries pour y pratiquait en secret ses premières dissections. Cet enseignement exceptionnel lui permit de porter son art, en quelques années seulement, vers un summum de perfection plastique.

Raphaël, s'il ne l'admet pas ouvertement, a trouvé son maître à penser. De mémoire, il croquera ce portrait qu'il a aperçu un jour en cours d'élaboration, dans le fond calfeutré de son atelier. Et lui, aussi talentueux fût-il, aura été manifestement impressionné jusqu'à l'émoi par la qualité technique hors du commun de cette représentation,

Un roman historique

pourtant encore inachevée. Il n'est pas douteux qu'il s'en souviendra lorsque, quelques années plus tard, juste avant de mourir lui-même, il peindra l'une de ses toiles les plus célèbres, en la personne de *La Fornarina*, sa maîtresse aguicheuse. La composition en triangle est la même que chez sa glorieuse prédécesseuse, comme on pourrait dire : seulement un peu plus décalée vers la gauche, afin de créer un léger déséquilibre, caractéristique absente de la composition de son modèle vouée à l'ancrage et la stabilité maternelle, car Raphaël, lui aussi, en grand créateur qu'il fut, ne copiait jamais rien servilement.

Pour preuve : malgré le caractère ouvertement libertin qu'il escompte imprimer à cette composition dédiée à sa donzelle de prédilection, l'arrière-plan fut, avant d'être traité symboliquement par un simple buisson de myrte sombrement envahissant – l'emblème institutionnalisé de la luxure -, rempli initialement par un paysage faisant directement référence à celui qui entoure la sage et réconfortante Gioconda. Pour preuve encore - cette dernière étant, il est vrai, un peu plus subtile à établir ; mais pour cette raison même certainement plus absolue - : c'est entre 1518 et 1519, croit-on, que Raphaël peignit cette toile phare de son œuvre. Soit exactement au moment de la maladie et de la mort de son illustre aîné. Il est des coïncidences émotionnelles qui ne s'inventent pas... Et comme finalement il n'est pas lieu de s'en remettre à ce point au hasard, il est fort à parier que cette réminiscence lui vint alors qu'il prit connaissance de l'état moribond de Leonardo. Ou plus encore, alors qu'il fut directement sous l'emprise du choc émotionnel que put lui procurer l'annonce foudroyante de sa mort. Ainsi fonctionnent les artistes...

*

*

*

Un roman historique

En train, quelque part près de la frontière suisse, septembre 2004
Situation hypothétique N°4

Le train roulait maintenant à vitesse modérée, comme s'il venait de s'aventurer fort précautionneusement dans un domaine nouveau qui n'était pas le sien. Un domaine où il lui faudrait avancer avec parcimonie, tout en assurant ses arrières. Quelque chose de sombre et de ténébreux entourait le bruit que faisaient, par intermittence, les wagons brinquebalants, lorsque ceux-ci s'engouffraient dans la gueule béante des tunnels qui parsemaient à intervalles réguliers son long parcours.

Les deux hommes se faisaient face. L'un, plus songeur que l'autre, avait gardé le silence durant un grand moment, le visage figé dans une lourdeur méditative. Son homologue s'était emparé d'un journal et tentait de s'y plonger avec application. Mais on sentait que son esprit n'adhérait pas véritablement aux efforts qu'il tentait d'afficher pour découvrir une once d'intérêt à cette feuille de choux lausannoise, abandonnée par inadvertance par un voyageur peu attentionné sur la banquette des premières classes du train qui s'en retournait vers Paris.

- Pour exprimer le fond de ma pensée, toute cette histoire autour de la Joconde m'ennuie effectivement beaucoup, Hubert. Et rien n'arrivant jamais seul au moment voulu, je pressens qu'un certain nombre de ses prolongements risquent de porter atteinte à la politique que nous menons, depuis quelques décennies déjà, pour faire valoir le bien-fondé de la mise en place d'une démarche scientifique digne de ce nom autour des œuvres d'art. Nos détracteurs risquent d'en être fort aises et de vouloir se gargariser de nos déboires passés.

Un roman historique

- Qu'entends-tu par déboires ? Tu peux préciser ? lui répondit son homologue Hubert, trop heureux de saisir cette occasion rêvée de replier son journal.

- Tu sais tout aussi bien que moi que ceux qui représentent les institutions de la République, à la suite de celles de l'Empire, n'ont pas tous adopté le positionnement intellectuel le plus approprié qui soit. L'art reste un domaine si subjectif où les émotions humaines jouent à plein. Pour les artistes, cela va de soi. Mais c'est le cas aussi pour ceux qui en font commerce, si tu me passes l'expression, ou qui construisent leur notoriété sur leur décryptage. Car les circonstances ne leurs ont pas toujours permis de prendre le recul nécessaire avant d'émettre un avis circonstancié. Certains de nos prédécesseurs ont pu crier victoire trop vite. Ou, en tout état de cause, se contenter de vérités trop rapidement acquises. Or aujourd'hui, nous tenons dans nos mains les outils qui pourraient ouvrir de véritables boîtes de Pandore...

- Tu penses plus particulièrement à ce Louis Barbier ? Il est vrai qu'il peut parfois être du genre incisif dans ses prises de position.

- À lui ou même à d'autres... Ce n'est pas, loin s'en faut, le plus mauvais bougre, à mon sens. Son installation récente au Louvre des antiquaires, qui jouxte notre grande maison pluricentenaire, montre son désir d'établir une certaine honorabilité autour de son activité. Mais pour avoir déjà eu affaire à lui à deux ou trois occasions, j'ai pu vérifier un vrai savoir et détecter un véritable désir de bien faire. Il lui manque, certes, tout un pan de connaissances académiques qui ne lui permettront plus, malheureusement, d'acquérir la

Un roman historique

rigueur scientifique qu'il escompte, pour la conduite de ses analyses plastiques. Mais lui au moins est prêt à compenser ses manques par un dialogue. Nombre de nos jeunes scientifiques, à l'inverse, me semblent totalement dépourvus du poids de la perception sensitive, telle que celle spontanément mise en place par Louis Barbier pour palier ses lacunes naturelles. Et de fait, il a développé, au fil du temps, une précieuse intuition, un instinct personnel minutieux dans l'élaboration de ses jugements. Attitude qui, certes, ne peut devenir le garant absolu contre toute erreur d'appréciation, mais lui permet, parfois, d'apporter des lumières utiles là où le savoir définitif fait encore défaut.

- De quel savoir définitif parles-tu, Hubert ? Tout cela me paraît assez obscur, surtout venant de toi. Et moi qui te fréquente depuis de très nombreuses années maintenant, j'ajouterais même que cela ne te ressemble guère.

- Nous avons, nous aussi, créé nos propres légendes à partir de nos lacunes. Le plus souvent, ce fut à notre insu, d'ailleurs. Depuis, nous nous reposons volontiers sur des acquis faciles, qu'il nous est aujourd'hui malaisé de déconstruire nous-mêmes. Mais si certains d'entre eux s'avéraient erronés, comment réagirions-nous... ? Le plus compliqué, pour nous, ne serait-ce pas d'en sortir sans perdre la face ? Je veux dire : institutionnellement parlant ? Je crois que c'est ce genre de situations que nous avons le plus à craindre pour nous-mêmes : ce que nous pourrions redouter le plus vient de nos propres réactions. Car si nous pouvons avoir confiance individuellement en l'esprit humain, le poids du collégial, en l'occurrence, s'est toujours avéré des plus dévastateurs.

Un roman historique

- Attends, tu m'inquiètes... Tu ne parles quand même pas de cette Mona Lisa dite antérieure, j'espère ? Quel est son nom exact, d'ailleurs... La Mona Lisa d'Isleworth ?

Hubert Landais resta un long moment silencieux et le visage fermé. Comme plongé dans un mutisme des plus secrets, qui s'amplifiait au fur et à mesure que le train s'enfonçait dans la nuit profonde, telle une pierre inerte accompagnant ses secousses brutales de sifflements criards. En contre sens, un express s'en vint à le frôler à une vitesse vertigineuse, créant un soubresaut de l'habitacle, du fait de la compression subite de l'air entre les deux rames, lesquelles s'illuminèrent de leurs éclats respectifs. La nuit revint ensuite, intacte, et pesante comme une mort.

- Hubert... Tu ne penses tout de même pas... à la Joconde !

*

*

*

Un roman historique



Vierge aux rochers peinte par Leonardo da Vinci, 1483-1486
initialement sur panneau de peuplier, Louvre © wikipédia/RMN